



REVUE DE L'U.KA

Volume 10, n. 19 (juin 2022)

**Des idées novatrices
Des actions transformatrices**

**Université Notre-Dame du Kasayi
KANANGA**

Les solidarités négatives comme entrave psychologique à une gouvernance non conflictuelle

Augustin LOKO FWAMBA
Professeur à l'Université de Kananga (UNIKAN)

Introduction

Du point de vue psychologique, parler des solidarités négatives suggère l'appréhension de leur émergence. Nous plaçons celle-ci à la naissance d'un bébé. Dès qu'un être humain naît, il cherche à s'attacher à la figure maternelle ou à son substitut (figure parentale). Qu'en est-il de la facette noire de cet attachement ?

1. Les enjeux de l'attachement

En psychanalyse, Freud oppose les enjeux du narcissisme à ceux de la relation d'objet. Au narcissisme, il associe les formes normales ou pathologiques d'estime ou de mésestime de soi ; alors qu'à la relation d'objet, il rapporte les investissements qu'un sujet met sur tout ce qui peut satisfaire ses désirs. Pour Freud, ces désirs sont relatifs à la sexualité. Cette conception faisait croire que l'homme était mû seulement par deux forces psychiques.

Dans les années '80, certaines recherches ont été menées et ont démontré que l'individu a une troisième force qui le meut. C'est la sécurité et la tendresse. S. Tisseron est percutant lorsqu'il écrit :

« Nous ne sommes pas mus par deux forces psychiques, mais par trois: la première nous pousse à nous intéresser à nous-mêmes ; la deuxième à nous intéresser aux autres du fait des diverses formes de satisfaction sexuelle, directe ou substitutive, qu'ils peuvent nous accorder ; la troisième conduit à rechercher des liens sécurisants. Ceux qui aiment parler de pulsions désignent respectivement ces trois forces par les termes: 'pulsion d'autoconservation', 'pulsion sexuelle'

et 'pulsion d'attachement'. La première vise le sujet lui-même, notamment son corps ; la deuxième concerne le corps des autres et ses substituts; le domaine de la troisième est le groupe, à commencer par ses formes privilégiées que sont le couple et la famille. C'est là que la plupart d'entre nous cherchent d'abord la sécurité et l'affection dont ils ont besoin, après en avoir bénéficié de la part de ceux qui les ont accueillis et accompagnés dans leur venue au monde »¹.

Il convient de remarquer que ces trois formes d'investissement s'enchevêtrent et ont un mode propre de régulation. C'est ainsi que la recherche de satisfaction vacille entre le désir à réaliser et l'interdit qui dissuade. De son côté, le narcissisme se meut entre l'attention que chacun accorde à son propre corps et celle portée sur les objets qui alimentent son estime de soi. Bien plus, les liens sociaux sont régulés par le repli sécurisant et l'exploration.

Pour comprendre ce qui précède, Tisseron introduit la notion d'empathie. Celle-ci est une capacité relationnelle acceptant la résonance émotionnelle. A cet regard, l'absence d'empathie ne s'accompagne pas nécessairement d'absence d'investissement sexuel. C'est pareil avec l'investissement narcissique. Je peux faire de quelqu'un celui qui alimente l'estime de moi-même alors que je demeure indifférent à ses émotions et à ses souffrances. C'est dire qu'à ce niveau, les investissements sexuels et narcissiques peuvent ou ne pas être recouverts d'empathie.

Au niveau de l'investissement d'attachement, les choses changent. Ici, l'attachement se réalise d'abord avec la figure maternelle sécurisante pour se déplacer vers un groupe d'appartenance qui jouerait le même rôle. C'est pour signifier que l'empathie et l'attachement se recourent. Ce qui pousse Tisseron à dire : « Pour chacun d'entre nous, ceux qui font partie de notre groupe de rattachement sont crédités d'empathie, tandis que ceux qui n'en font pas partie sont facilement perçus comme des « étrangers »². Dès lors, l'on comprend qu'est bénéficiaire de mon empathie seulement celui qui fait partie d'une de mes communautés : famille, tribu, collègues, supporters, parti politique, etc. Ce faisant, l'empathie relationnelle peut se retirer de trois manières. Dans un premier moment, un sujet peut refuser à un autre de l'empathie par intérêt personnel. C'est le cas des mouchards qui dénoncent en vue d'une récompense. L'on peut aussi priver quelqu'un de l'empathie en vue de satisfaire son désir

1 S. TISSERON, *L'empathie au cœur du jeu social*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 195.

2 *Ibid.*, p. 196.

d'emprise. Au delà de l'intérêt personnel, le défaut d'empathie peut être motivé par la différence angoissante. Entre en jeu aussi le besoin de la défense de soi, de ses proches ou encore de sa communauté pour être à la base de l'inexistence de l'empathie envers d'autres sujets.

Tenez : vouloir être sécurisé par un groupe provoque la division du monde en deux : les inclus et les exclus. Les inclus sont ceux que j'accepte, et par conséquent, je leur manifeste mon empathie. L'exclu est ignoré, voire éliminé. Parfois, aux exclus on leur nie même la qualité d'être humain. Cette attitude crée la tendresse d'un côté et de l'autre la cruauté. L'on est donc solidaire avec ceux à qui l'on concède l'empathie. Il s'agit de la solidarité négative qui peut aller jusqu'à considérer l'autre, l'exclu, qui ne fait pas partie de ceux qui bénéficient de mon empathie, de 'sous-hommes'. Dans ce cas, tuer l'autre ne cause aucune émotion. Car la conscience d'avoir fait du mal est émoussée.

Dans cette optique, apparaissent deux grandes conséquences néfastes qui naissent de solidarités négatives : le sadisme et la cruauté. Le sadisme est une forme de violence teintée de la recherche du plaisir. La cruauté, elle, est sans plaisir et donc son auteur ne ressent aucun sens de culpabilité. Tisseron l'exprime ainsi :

« Une personne physique peut prendre plaisir à faire souffrir, mais pas une personne morale. Le sadisme est affaire de personne, la cruauté affaire d'institution. C'est pourquoi elle est le plus souvent invisible. Ceux qui, dans une telle société, traitent d'autres humains comme des objets ne leur veulent pas en général aucun mal, ils se comportent en agents d'exécution. Ils n'ont aucune empathie, mais n'en ressentent ni malaise ni culpabilité. La société dans laquelle ils vivent couvre leurs actes et les rend légitimes »³.

Malheureusement, ces soi-disant ordres ne le sont pas. Comme vous pouvez le constater, la culpabilité n'est pas ressentie parce que l'exécutant croit être dans le bon. Il n'a fait qu'obéir. Et qui obéit ne se trompe pas, dit-on. Et donc répéter la tuerie ne poserait aucun souci. Ce serait pareil à déplacer un objet de la table au placard. En fait, celui qui obéit ne le fait pas parce que c'est un ordre, mais parce cela lui garantit le maintien de sa place et son positionnement. Sur ces entrefaites, il naît un conflit psychique qui oppose la morale personnelle au sens du respect de la hiérarchie, c'est-à-dire, au sens de l'obéissance à l'angoisse de l'exclusion sociale. Et Tisseron de marteler : « C'est l'angoisse d'être exclu

3 *Ibid.*, p. 187.

de sa communauté qui fait obéir à des ordres inhumains »⁴. Pourtant, la solidarité serait à la base du développement de chacun, de tous et de la société qui les porte. C'est l'exemple de l'organisme humain. Léon Bourgeois observe :

« Tout individu, tout être vivant, est un agrégat, et les parties qui le composent sont elles-mêmes des individus, des êtres vivants (...) Or, ces éléments premiers tendent individuellement à l'existence et au développement; cependant une étroite solidarité les relie. Ils ne sont pas juxtaposés'' comme les pierres du tas de pierres'' ; ils ne se combattent pas, ne se détruisent pas aveuglement comme les combattants d'une mêlée. Ils se développent, et cependant leur développement contribue au développement de l'organisme qu'ils composent; ils évoluent, et leur évolution est une fonction de l'évolution collective. Ils sont, en un mot, associés »⁵.

Voilà où conduiraient les solidarités dites positives. Au contraire, ici, nous parlons de celles négatives.

2. Quelques solidarités négatives et leurs enjeux psychologiques

Les solidarités négatives, filles de certains systèmes politiques, ne sont pas sans conséquences. Avant d'aborder les conséquences qui en découleraient, retenons-en quelques-unes.

2.1. Le tribalisme

Ici, V.-E. Frankl voudrait attirer notre attention sur le fait d'être critique dans le jugement des groupes de gens. Il est possible de trouver de bonnes gens même dans le groupe que l'on condamne en bloc⁶.

Le tribalisme⁷ fait partie intégrante des enjeux négatifs de la solidarité. Il est une conséquence négative de la mauvaise compréhension de l'union vitale. Celle-ci, rappelons-le, est la relation d'être et de vie que le

4 *Ibid.*, p. 191.

5 L. BOURGEOIS, *Solidarité*, Wroclaw, Amazon Fulfillment, s.d., p. 18-19.

6 V.-E. FRANKL, *Unopsicologoneilager*, Milano, Ares, 2012, p. 143.

7 Le tribalisme dont il est question ici est une prévalence de l'ethnie sur l'appartenance à l'Etat ou à la Nation. Il consiste dans le fait d'avantager les membres de son ethnie, de sa tribu ou de sa province au détriment des membres d'autres provenances culturelles et ce, en dépit de leur compétence, mérite ou études faites. Voir BUKASA MUTEBA, *Le tribalisme. Analyse des faits et comportements en République démocratique du Congo*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 17..

Muntu établit avec sa famille et ses frères de clan, de tribu, etc. Mulago définit l'union vitale en ces termes: « L'union vitale étant un rapport d'être ou de vie avec Dieu, avec les ancêtres et les descendants, et une relation ontale similaire avec les appartenances rendant possible la vie, la décroissance vitale ne sera rien d'autre que la conséquence de l'empêchement de ce va-et-vient du courant vital »⁸.

Dès lors, naît un sens de fierté d'appartenance à telle tribu ou à tel clan ou encore à telle région. Pourtant, l'appartenance à un peuple est un fait neutre en soi, qui n'est ni positif ni négatif. Il n'est ni un mérite ni une culpabilité. La culpabilité commence lorsqu'un membre dudit peuple ne fait pas siennes ses caractéristiques positives et culturelles. Le mérite lui revient lorsqu'il s'efforce de surmonter les aspects négatifs de son peuple. Autrement dit, un membre en tire mérite ou honte seulement dans la mesure où il fait siennes ou non les caractéristiques du groupe d'appartenance et ce, au niveau comportemental ou attitudinal. Ce disant, c'est en se comportant d'une certaine manière que l'on participe à la fierté ou à la honte du groupe d'appartenance.

« Combien tombent dans l'erreur d'être fiers du peuple auquel ils appartiennent sans au préalable avoir acquis des mérites personnels et une formation personnelle ! Ce dont une personne ne peut être responsable ne peut lui être attribué comme mérite ou comme culpabilité »⁹.

Pour les esprits bien avisés, les tribalistes tombent dans cette erreur de fausse fierté. Or, on peut remarquer que « le tribalisme se fonde surtout, d'une part, sur un faux sens de fierté et, d'autre part, sur la non individuation entre soi et le non soi se confondant avec un personnage de la même tribu, voire avec la tribu même »¹⁰. Ce qui est fréquent et scandaleux c'est que l'on est fier, à tort d'ailleurs, de quelqu'un de sa tribu en dépit de son comportement. Il peut être voleur ou assassin, tant qu'il est de ma tribu, il fait ma fierté. Et Bukasa Muteba de stigmatiser :

« En RDC (République Démocratique du Congo), travailler dans le cabinet d'un ministre-frère de tribu représente une vraie « fierté », même lorsque le privilège ne correspond pas à la prétention,

8 V. MULAGO, *Un visage africain du christianisme. L'union vitale bantu face à l'unité vitale ecclésiale*, Paris, Présence Africaine, 1962, p. 132.

9 V.-E. FRANKL, *Teoria e terapia delle nevrosi*, a cura di Eugenio Fizzotti, Brescia, Morcelliana, 2001, p. 62.

10 *Ibid.*, p. 251.

l'essentiel est d'occuper la place, narguer les non-frères et être payé par le trésor public »¹¹.

Le tribalisme est un fléau dévastant les institutions africaines. Toujours en RD Congo, sur trente-cinq membres que peut compter un ministère, vingt-huit sont du village ou de la tribu¹² du ministre.

Le tribalisme a beaucoup de maux à son actif. Nous ne pourrions les passer tous en revue. L'impunité, cependant, mérite d'être stigmatisée. Le fait qu'un cadre ou un chef promeuve quelqu'un sur base de la tribu, implique souvent son incapacité de le sanctionner en cas de forfait. Voilà qui favorise l'impunité. C'est ce que Kitenge Mpange dénonce :

« Au Congo urbanisé actuel, si un individu commet un acte délictueux, « les siens » vont le défendre quel que soit son crime, et quoiqu'il leur en coûte en temps et en argent. S'opposer à le sanctionner est en effet une preuve d'homogénéité et de solidarité de la tribu, donc de sa force. On jugera même de l'aptitude d'une tribu à gouverner, par cette perversion de la « solidarité ». Un juge réclamant une peine contre un individu de « la même origine » sera considéré par les uns comme un traître à sa patrie tribale, par les autres comme un héros national ! »¹³.

Malheureusement, chez les *Bantous* en général et en RD Congo en particulier, cette mentalité dévastatrice n'épargne aucune classe sociale.

En ce sens, le tribalisme et tous ses corollaires s'avèrent de la solidarité négative. Ce qui est grave, c'est que les solidarités négatives provoquent des entraves psychologiques qui entament même la personnalité des individus. Au-delà du tribalisme, nous stigmatisons un autre cadre générateur de solidarités négatives.

11 BUKASA MUTEBA, *Le tribalisme. Analyse des faits et comportements*, p. 29.

12 Généralement lorsqu'il y a nomination ou promotion d'un tel à un poste élevé de la Nation, il y a manifestations de joie. Kitenge Mpange les analyse comme suit : « Ces manifestations de joie et de solidarité ne sont pas mues par un élan de charité collective ou par l'amour du prochain; mais bien provoquées par le sentiment d'appartenance à une même tribu, un même clan, une même famille ou tout simplement à la même province, au même district ou au même territoire. Qu'importe d'ailleurs le profil de la personne nommée, sa compétence ou son engagement à la cause nationale. Du moment que c'est un des nôtres, c'est parfait; du moment que le groupe est valorisé, c'est l'essentiel (...) Et l'on est prêt à le défendre quelles que soient ses insuffisances, ses manquements dans l'exercice de son mandat, ses erreurs et ses fautes de gestion. C'est la solidarité tribale, telle qu'elle se pratiquait dans les villages de nos ancêtres ». G. KITENGE MPANGE, *Le double agenda de la R-D Congo: Tribus ou Nation ?*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 23.

13 *Ibid.*, p. 71.

2.2. Le pouvoir autoritariste

C'est la dictature ou mieux l'autoritarisme qui a généré le fanatisme et le collectivisme (qui néglige la personnalité de l'être humain). Celui-ci conditionne l'homme au point de n'avoir plus sa propre opinion. Il se cristallise dans les slogans, et tout le monde pense comme tout le monde. C'est le règne de l'irrationnalité et de l'incontrôlabilité de sa conduite. L'individu vit avec des idées suggérées par des soi-disant leaders. Ces idées se transmettent comme par somnambulisme ou hypnose pour emprunter les termes de Tarde et Le Bon¹⁴. Cet esprit collectiviste comprime le bénéfice de l'empathie entre les membres ésotériques et le prive aux exotériques. Il a des correspondants en psychopathologie. Il s'agit bien de la schizophrénie et de la paranoïa.

En fait, c'est le propre du collectivisme d'obstruer chez un individu toute initiative et tout intérêt. Par contre, l'individu se laisse guider et orienter. En plus, il cesse de penser. Et par conséquent, l'autoritariste devient une idole et ses adeptes des idolâtres. Aussi, sont-ils définis comme des fanatiques aux idées de grandeur, de persécution et de conjuration. Frankl considère le fanatisme comme une épidémie psychique. Donc, il est infectieux et contagieux. Ce sont les slogans qui en sont la base et la guerre en est la conséquence logique et une possible cause¹⁵.

Au demeurant, l'autoritarisme non seulement est à la base du vide existentiel, mais aussi il crée la souffrance des citoyens. Or, pour Frankl, « l'homme a droit à souffrir sa propre douleur. Le présupposé nécessaire est que telle douleur soit effectivement sienne et, donc, elle sera supportée existentiellement et avec sens »¹⁶. Lorsque l'on vit dans le collimateur d'un autoritariste, l'on perd l'empathie envers autrui et l'on devient psychopathe. Dans ce cas précis, l'on souffre de la dissociation entre la capacité de comprendre les motivations d'autrui (...) et celle de ressentir sa souffrance. Qu'en est-il des retombées psychopathologiques de ces solidarités ?

14 Cf. G.N. FISCHER, *La psychologie sociale*, Paris, Seuil, 1997, p. 122-123.

15 V.-E. FRANKL, *Homo patiens. Soffrire con dignità*, a cura di Eugenio Fizzotti, Brescia, Queriniana, 2011, p. 69.

16 *Ibid.*, p. 25.

3. Les conséquences psychopathologiques des solidarités négatives

Les solidarités négatives, mine de rien, créent des psychopathes dans la société. Nous relevons ici quelques troubles de la personnalité qui en résulteraient.

3.1. Les caractéristiques de la personnalité paranoïaque

Qui parle de personnalité paranoïaque considère la méfiance soupçonneuse à l'endroit des tiers dont les intentions sont interprétées comme malveillantes. Les individus paranoïaques pensent que les autres les exploitent, les trompent ou encore leur nuisent. Et ce, en dépit de toute absence des preuves. Ils voient des complots et des attaques partout et à tout bout de champ. Sans preuves, ils se sentent blessés gravement et irrémédiablement par les autres.

« Ils sont préoccupés par des doutes injustifiés sur la loyauté ou l'honnêteté de leurs amis ou de leurs associés et passent les faits et gestes de ceux-ci à la loupe en quête de preuves de mauvaises intentions. Tout ce qui est perçu comme un manquement à la confiance ou à la loyauté vient renforcer leurs soupçons latents. Ils sont surpris si un ami ou un associé se montre réellement loyal au point de ne pas arriver à y croire. S'ils sont en difficulté, ils s'attendent à ce que leurs amis ou leurs associés les attaquent ou les abandonnent »¹⁷.

Ce n'est pas tout. Les individus paranoïaques éprouvent de grandes difficultés à se confier à autrui ou à avoir des relations proches. Car, ils ont peur de partager des informations par crainte qu'elles ne soient utilisées contre eux. Une plaisanterie, par exemple, est une critique grave de leur personne. Les compliments aussi sont mal perçus. Un compliment sur une nouvelle acquisition est interprété comme une marque d'égoïsme. Une offre d'assistance est vue comme un signe d'incapacité de leur part à se débrouiller seul. Attention ! Il faut observer que :

« les sujets paranoïaques gardent rancune et ne pardonnent pas facilement ce qu'ils ont perçu comme une insulte, une attaque ou du mépris. Des manques d'égard mineurs provoquent des

17 AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION – DSM-IV-TR, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Texte révisé, Washington DC, 2000. Traduction française par J.-D. Guelfi *et al.*, Paris, Masson, 2003. Aujourd'hui, il y a une nouvelle édition de cet ouvrage : AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION – DSM-5, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Traduction française par M.-A. Crocq et J.-D. Guelfi, Paris, Masson, 2015.

réactions hostiles majeures et les sentiments d'hostilité persistent pendant longtemps. Comme ils sont toujours à l'affût des intentions malveillantes des autres, ils ont souvent le sentiment que l'on attente à leur caractère ou leur réputation ou qu'ils ont été insultés d'une manière ou d'une autre. Ils sont prompts à la contre-attaque et réagissent avec colère à ce qu'ils ont perçu comme des agressions »¹⁸.

Par ailleurs, un sujet paranoïaque accuse une jalousie pathologique et soupçonne de menteur son partenaire même sans preuves. Ses preuves sont de petits gestes, anodins par surcroît.

Bien plus, les troubles de la personnalité paranoïaque font référence à d'autres dont ceux relationnels. Il y a lieu de retenir que les sujets paranoïaques sont difficiles à supporter et ont des relations difficiles avec leurs proches. Comme ils sont soupçonneux et hostiles, ils ont tendance à la quérulence et à la recherche de dommages imaginaires. Rappelons qu'ils sont à l'affût des menaces potentielles. Ce caractère fait d'eux des sournois, qui paraissent froids et non émotionnés. Toutefois, ces sujets semblent objectifs, rationnels et rigoureux, alors qu'ils sont versatiles, têtus et sarcastiques. Voilà qui rend l'entourage hostile contre eux. Leur manque de confiance les pousse exagérément à être autonomes et indépendants. En fait, ils veulent contrôler les autres qu'ils critiquent tout en refusant des critiques contre eux-mêmes. Ils sont rigides et incapables de collaborer. Ils projettent sur les autres leurs craintes et leurs déficiences. Il est impérieux de noter que « leur image des autres, notamment de ceux qui appartiennent à des groupes de population différents, répond souvent à des stéréotypes négatifs (...) Ils paraissent souvent 'fanatiques' et forment souvent des groupes fermés ou des 'sectes' avec des personnes qui partagent leur système de croyance paranoïaque »¹⁹. Il y a plus.

3.2. De la schizophrénie

« La schizophrénie est souvent une pathologie qui fait peur, devant laquelle on peut se sentir très impuissant, parce que ce que dit le patient, ce qu'il fait, ce qu'il croit être la réalité, s'avère très différent de ce que l'on peut soi-même ressentir et comprendre. Il est généralement très difficile de s'identifier à lui, de saisir ce qu'il vit en son for intérieur, de le rejoindre là où il semble évoluer, dans un monde qu'il semble se créer, en proie à des angoisses ou à des croyances qu'on a du mal à partager »²⁰.

18 *Ibid.*, p. 795-796.

19 *Ibid.*

20 C. CHABERT, B. VERDON, *Psychologie clinique et psychopathologie*, Paris, PUF, 2008, p. 217.

La schizophrénie manifeste deux signes cliniques majeurs : le syndrome délirant typique et le syndrome dissociatif. Le terme *délire* provient du latin, *lira*, c'est-à-dire, *sillon*. Ainsi, disons-nous que le mot délire signifie sortir des rails. Voilà qui explique l'incohérence qu'exprime un schizophrène. Le fond de son discours paraît incroyable. A ce niveau, il passe pour ce qu'il n'est pas et se sent menacé par des sujets impossibles à identifier. Le délire se manifeste, ici, par le fait que le schizophrène adhère à ce qu'il pense être la réalité sans la confronter à la vraie réalité qui remettrait en cause l'aspect erroné de sa pensée ou de sa croyance.

Bien plus, le délire implique des thèmes et des mécanismes. Pour notre part, nous nous limiterons à énumérer certains d'entre eux. Concernant les thèmes, nous retenons les thèmes mystiques ou religieux : le schizophrène se prend pour une divinité ; les thèmes persécutifs : il croit qu'il est épié par les voisins, menacé par des gens. Il sent une hostilité autour de lui. En référence aux thèmes mégalomaniaques, il pense que tout lui est permis en vertu du pouvoir qu'il exerce. Il se dit au-dessus de la mêlée. Il décide tout, comme il veut et quand il veut. Car, il se voit doté de pouvoirs surnaturels. En plus, il y a des thèmes hypocondriaques. Ici, le schizophrène s'inquiète de son physique. Il constate des modifications corporelles altérant son paraître. Les thèmes de référence sont assez prononcés : toute réalisation se rapporte à lui. Des faits, fussent-ils banals, sont mis à son actif. L'inauguration d'un hôpital privé, par exemple, lui revient quand bien même il n'y aurait, en rien, contribué. Nous terminons par les thèmes d'influence : ses pensées et ses actes lui semblent dictés par l'extérieur²¹.

Citons en passant quelques mécanismes susceptibles de construire un délire. L'interprétation retient notre attention. Le schizophrène autoritariste interprète ce qui se passe autour de lui en y conférant un sens erroné. Il raisonne de manière fautive partant de la perception d'un fait. Par l'imagination, il invente des situations, des événements fictifs. Il vit des hallucinations psychosensorielles et psychiques. Les premières se manifestent par une perception vécue par le sujet, placée dans l'espace mais sans objet à percevoir. Il peut être question d'un fait simple tel un bruit ou des faits complexes comme un discours prononcé par une voix. Les secondes, c'est-à-dire, les hallucinations psychiques, sont peu localisables. Ce sont des images mentales que le schizophrène se crée et qui sous-tendent une conviction d'être envahi par son milieu de vie. Signa-

21 *Ibid.*, p. 219-221.

lons que les faits ne se passent pas dans la réalité mais en lui-même. On comprend dès lors la qualité des relations d'un schizophrène avec tout son entourage. Ils constituent ni plus ni moins une solidarité négative à tous les plans, le psychique influençant négativement le reste de la vie du groupe.

Pour ce qui est du syndrome dissociatif, les processus mentaux deviennent dysharmoniques accusant une rupture notoire du fonctionnement psychique. Il y a dissociation entre la pensée et le langage. De ce point de vue, l'autoritariste utilise des néologismes et des paralogismes qui rendent son discours hermétique. C'est la schizophasie. Son discours peut sembler ne s'adresser à personne et incompréhensible. Les métaphores utilisées sont peu claires, et les idées contraires soutenues. Il s'observe aussi un repli mutique. Il ne parle pas. Il agit conformément à ses idées qui n'ont rien à voir avec la réalité sociale.

Toujours du point de vue dissociatif, il manifeste un défaut d'harmonie des sentiments. Il semble indifférent aux mauvaises nouvelles. Il accuse également l'ambivalence psychotique. C'est-à-dire, qu'il manifeste une discordance entre une situation (ou propos tenu) et l'expression affective. Il y a donc incongruence entre son état intérieur et ce qu'il dit.

En fait, la mise en commun du syndrome délirant et le syndrome dissociatif entrave l'adaptation de l'individu à la réalité environnementale. Elle compromet aussi sa capacité de prendre soin de lui-même et de porter l'attention sur les autres²².

Une précision cognitive s'impose ici. Longtemps, la schizophrénie se nommait démence précoce parce qu'elle apparaît essentiellement chez les adolescents et les jeunes adultes.

« Bleuler a jugé que l'expression "démence précoce" ne rendait pas compte de la richesse fantasmatique dont faisaient preuve bien des jeunes patients dans leurs manifestations symptomatiques. Il a alors inventé un mot toujours en usage aujourd'hui, celui de schizophrénie, association de deux mots à la racine grecque : "schizo" (de skhizein qui signifie "fendre, déchirer") et "phrénie" (de phrên qui signifie "esprit, cœur"). Schizophrénie renvoie donc à l'idée de rupture des liens, de dissociation des diverses fonctions psychiques, d'altération majeure de la pensée et des affects. Bleuler insiste là sur l'incohérence

22 *Ibid.*, p. 223-226.

interne, voire la bizarrerie du fonctionnement, liant fragmentation de l'esprit et dérèglement du substrat cérébral »²³.

Aussi faut-il souligner la caractéristique de la personnalité schizoïde et de la personnalité schizotypique. La première étale un défaut d'investissement des relations sociales. Il n'existe aucun besoin de créer des liens amicaux, professionnels, etc., encore moins d'entretenir ceux existant déjà. Au contraire, il privilégie les activités solitaires. Les relations avec des collègues sont teintées d'angoisse. La seconde, c'est-à-dire, la personnalité schizotypique exprime un malaise remarquable face aux relations sociales. L'on note une bizarrerie au niveau comportemental, physique et mental²⁴.

Pour sa part, le DSM-IV-TR définit la schizophrénie comme un trouble mental qualifié de psychotique. Ce dernier terme renvoie aux idées délirantes, aux hallucinations prononcées, à un discours désorganisé, à un comportement désorganisé ou catatonique. Les symptômes de cette maladie sont associés à un dysfonctionnement social ou des activités. Ce dysfonctionnement entame la profession, les relations interpersonnelles ou les soins personnels. Il se dénote une incapacité à atteindre le niveau d'accomplissement interpersonnel, scolaire ou d'autres activités. Parmi les symptômes nous retenons : émoussement affectif, alogie et perte de volonté. L'émoussement affectif se caractérise par le visage immobile et impassible. Le sujet affecté de la schizophrénie a peu de contacts oculaires et accuse une réduction du langage corporel. Sa gamme d'expressions émotionnelles est en nette diminution en dépit de son sourire sporadique. L'alogie qui est une pauvreté du discours se manifeste par des réponses brèves, vides et pauvres en mots. Cela suggère la diminution de la pensée, d'où la diminution de la productivité du discours. Il ya, à ce niveau, incohérence de la pensée, de l'action. La perte de volonté, elle, se manifeste par l'incapacité à initier et à persévérer dans les activités convergées vers un but. Il y a ici peu d'intérêt et peu de participation aux activités professionnelles ou sociales²⁵. Ce n'est pas tout. Il existe aussi d'autres névroses dont celle noogène.

23 *Ibid.*, p. 218.

24 *Ibid.*, p. 230.

25 AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION, 2003, p. 343-349.

3.3. De la névrose noogène

Le vide existentiel (absence de découverte de sens de son existence) qui, selon Frankl, proviendrait du conformisme et du totalitarisme, comporte une conséquence névrotique, la *névrosenoogène*. Etymologiquement, cette névrose est un sentiment de non-sens, de doute sur le sens de la vie²⁶. Il s'agit des effets pathologiques provenant de frustrations spirituelles et s'abattant sur le psychique. Lorsque celles-ci proviennent du vide existentiel ou de la crise de sens d'une société, elles s'appellent sociogènes. Lukas nous éclaire davantage lorsqu'elle écrit :

« Dans le fardeau que les patients traînent avec eux chez le médecin, ou chez le psychologue, on trouve souvent la problématique noogène. Ces patients ne savent pas bien ce qui leur manque, ils savent seulement que quelque chose leur manque. Ils sont amers et peu coopératifs. Dans la variante névrose, le 'mal du non-sens de la vie' les pousse à une chasse continuelle aux jouissances et aux sensations fortes, dont ils ne retirent qu'autant de frustrations toujours plus dures »²⁷.

Il revient à dire que lorsqu'un individu vit dans cet état de choses, il vit dans un total désintéressement à son propre égard et à son entourage. Tout ce qui existe est nul pour lui²⁸. La névrose noogène produit des effets dangereux contre la vie. Signalons-en deux : ne plus être capable de profiter de tant de possibilités qu'offre la vie, et se plonger dans les actes insensés tels l'ivresse, le sexe, bref la vie mondaine dans ses formes multiples et multiformes.

Conclusion

Frankl soutient que chez tous les peuples du monde entier, il existe deux races : « Nous pouvons apprendre que sur la terre il existe seulement deux races humaines et seulement ces deux ; la 'race' des hommes de bien et celle de 'mauvaises gens' . Ces deux 'races' sont diffuses partout. Elles pénètrent et s'enfilent dans tous les groupes. Aucun groupe n'est composé exclusivement de personnes de bien ou exclusivement de mauvaises gens. En ce sens, il n'existe donc pas un groupe de 'race pure'²⁹ qui mériterait notre empathie et un autre groupe de démons, en-

26 V-E. FRANKL - F. KREUZER, *In principio era il senso. Dalla psicoanalisi alla logoterapia*, Brescia, Queriniana, 1995, p. 104.

27 E. LUKAS, *La logothérapie, Théorie et pratique*, Paris, Pierre Téqui, 2004, p. 214.

28 *Ibid.*, p. 211.

29 V-E. FRANKL, *Uno psicologo nei lager*, p. 144.

tièrement à part, à exclusion du bénéfice de notre empathie. A cet égard, il est impérieux de corriger ou mieux de revisiter son être cognitivo-comportemental, c'est-à-dire son mode de penser et d'agir. Car nombreux sont bloqués par leur manière de penser (exemple: telle tribu m'est antipathique).

L'empathie est inhérente à l'être humain. Elle suggère la capacité de se mettre à la place d'autrui et de ressentir ce qu'il éprouve. C'est-à-dire, que l'être humain a le pouvoir de s'attrister ou se réjouir avec ceux qui sont dans le besoin. Voilà l'exigence qui devrait faire écho en nous à chaque instant de notre existence. L'empathie, la solidarité n'a pas de limite et ne doit être enfermée dans aucun coffre au nom d'une certaine idéologie exclusiviste. Du moment qu'il y a exclusivité, il y a rejet, conflits, cruauté, bref négativité. C'est la conséquence directe des solidarités négatives qui impliquent toujours déjà les conflits et la diabolisation des uns de la part des autres. Dans ce cas précis, ces solidarités négatives aveuglent leurs ténors qui demeurent dissociés de la communauté et de sa réalité. Au lieu de bien gouverner, ces ténors s'enferment dans leur personnalité schizoïde et schizotypique. Se croyant menacés, fruit de leurs illusions, ils menacent et tuent tous ceux qui ne réfléchissent pas comme eux. D'où l'éveil de la conscience qui est la voix divine dans l'homme susceptible de la bonne gouvernance. Elle devra renseigner et faire découvrir le vrai sens de la gestion de la *respublica*. Ce qui favoriserait une solidarité digne de ce nom. Une solidarité qui tendrait la main à tous pour une gouvernance sans conflits.